TEMPERATURE

Du 8 mai 1905.

Thermomètre de M. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi........	88	31
3 P. M.......	88	31
6 P. M.......	86	30

MORT DU COLONEL J. L. RAPIER.

Le colonel John Lawrence Rapier, président de la compagnie qui publie le "Mobile Register", est mort dimanche matin, à la Mobile. Il a succombé à un cancer dont il souffrait depuis plusieurs années.

La disparition de cet homme distingué, dont la carrière fut aussi mouvementée que brillante, laissera d'unanimes regrets à la Mobile où il vécut de longues années; à la Nouvelle-Orléans où il comptait de nombreux amis et où réside son frère, M. Thomas J. Rapier, directeur du "Picayune", et dans le Sud dont il fut l'un des fils les plus dévoués et les plus aimants.

Le colonel Rapier était né à Spring Hill, Alabama, en 1842. Son père lui donna les premières leçons, puis il fréquenta les écoles publiques de la Nouvelle-Orléans, et enfin compléta ses études au collège des Jésuites de sa ville natale. Il était employé dans une maison de commerce de la Nouvelle Orléans quand éclata la guerre civile. Il s'engagea immédiatement dans l'armée et fit toute la campagne dans divers corps, prenant part à de nombreuses batailles et conquérant successivement ses grades par son courage et son intrépidité.

Après la guerre et un court séjour à la Nouvelle-Orléans, M. Rapier fut attaché à la rédaction du "Mobile Times", un journal que venaient de fonder le major Henry St Paul et M. E. O. Haile.

Lorsque le "Times" fut absorbé par le "Register", le colonel Rapier fut attaché à ce dernier dont le colonel W. D. Mann était le nouveau propriétaire.

Dans le journalisme comme sur les champs de bataille, M. Rapier s'est se distingué.

Au bout de quelques années il devint co-propriétaire du "Register" avec le colonel J. Forsythe; puis, en 1877, seul propriétaire. En 1893, le journal fut transféré à une compagnie dont le colonel Rapier était le principal actionnaire et dont il fut le président jusqu'à sa mort.

Sous sa direction, le vieux journal du Sud—le "Register" a été fondé en 1820—prospéra et acquit une importance considérable.

En décembre 1894 le colonel Rapier avait été nommé directeur du bureau de poste de Mobile par le président Cleveland. Il remplit ses fonctions avec le zèle et la droiture qui marquèrent tous ses actes au cours de sa longue et utile carrière.

M. John L. Rapier avait épousé en 1867 Mlle Regina St. Paul qui mourut après quelques mois de mariage. Sa seconde femme, née Regina Demouy, qu'il épousa en 1871, lui survit avec quatre fils et une fille.

Le colonel Rapier est mort, comme il avait vécu, en fervent catholique, muni, au seuil de l'au-delà, de toutes les consolations qu'offre l'Eglise.

Prêts d'argent sur hypothèque. S'adresser à Middleton & Capdevielle, 731 rue Gravier.

Le Sonneur de Notre-Dame.

Paris, 24 avril.

Les cloches des églises demeurent muettes, en signe de deuil, depuis le jeudi saint jusqu'au samedi, veille de Pâques, moment où, d'après la légende, elles reviennent de Rome pour carillonner en l'honneur de la résurrection du Christ. Les cloches de Notre-Dame, qui s'étaient tues depuis jeudi, ont fait, hier, entendre de nouveau leurs voix joyeuses.

Les cloches de Notre-Dame ont été transformées en canons en 1792, sauf toutefois les deux bourdons des tours. Mais les cloches actuelles ont sonné pour le sacre de Napoléon Ier.

Alors que les horloges publiques n'indiquaient pas encore à chaque carrefour la marche du temps, les cloches de Notre-Dame annonçaient, outre les heures de la prière, celles de l'ouverture et de la fermeture des écoles et les événements heureux et malheureux de la Cité. Elles ne sonnent plus aujourd'hui que pour les offices.

Quelques villes cependant ont conservé aux cloches leur importance sociale d'autrefois: Venise et Bruges notamment. Et souvent, dans ces cités qui furent glorieuses, on voit les habitants régler leurs affaires sur les cloches de leurs églises et s'assembler à la tombée de la nuit, auprès des édifices sacrés, pour écouter avec recueillement les carillons qui élèvent leurs âmes et les invitent à la prière.

Tous les grands écrivains ont chanté les cloches.

En Allemagne, Gœthe et Schiller s'en sont inspirés dans leurs poèmes, et, en France, Chateaubriand, Lamartine et Hugo leur ont consacré des pages immortelles.

Et la voix des clochers en doux sons s'évapore

a écrit Lamartine.

J'aime la tour verte de lierre
Q'ébranle la cloche du soir

a dit Victor Hugo.

—Et quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son pays natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, a proclamé Chateaubriand.

Tous ces illustres écrivains ont chanté les cloches de Notre-Dame.

Nous sommes, à leur "retour de Rome", allés voir le maître sonneur de Notre-Dame, M. Herbert, qui remplit ses fonctions depuis dix ans. Il y a succédé à son père qui, lui-même, avait tenu cet emploi pendant cinquante-cinq années.

—Mon père, nous a-t-il dit avec fierté, était un maitre sonneur réputé: Victor Hugo le connaissait et a daigné, dans ses écrits, faire son éloge. Quant à moi, dès ma jeunesse, j'ai servi d'aide à mon père; je puis donc dire que j'ai passé la plus grande partie de ma vie dans les tours de Notre-Dame.

"Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une besogne facile que de mettre en mouvement le bourdon de Notre-Dame. Il faut huit hommes pour y parvenir. Ils forment deux équipes, placées de part et d'autre, qui pèsent alternativement sur deux traverses qui commandent la cloche et lui impriment des oscillations plus ou moins rapides, plus ou moins puissantes. C'est que ce bourdon colossal ne pèse pas moins de 16,000 kilos, sa langue de bronze, longue de 2 mètres 70, est du poids de 490 kilos. Il est vrai qu'il ne fait entendre sa voix puissante que dans les grandes solennités.

"On sait qu'il a été donné à Notre-Dame par Jean de Montaigne, qu'il fut refondu en 1683 et qu'il eut pour parrain et marraine Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche. La note solennelle qu'il lance est un "fa" dièze dont le son retentit jusqu'à Montrouge.

"Autrefois, le maître sonneur vivait près de ses cloches, dans une sorte de cellule attenante aux tours de l'église. Il n'en est plus de même aujourd'hui, le sonneur se loge prosaïquement dans une maison voisine de Notre-Dame.

L'art du sonneur est un art qui disparait de jour en jour. Jadis, les maîtres sonneurs formaient une puissante corporation. On les appelait les "Frères de la tour" ou les "Compagnons de la cloche". Il fallait, pour faire partie de cette association, savoir faire chanter le bronze, en tirer des rythmes harmonieux, lui faire parler tour à tour le langage de la douleur et celui de la joie. Il fallait, en un mot, donner une âme à la cloche, et beaucoup de maîtres sonneurs y parvenaient.

Le dernier, ou plutôt l'un des derniers maîtres sonneurs d'autrefois se trouve à la paroisse de Belleville. Il a pour ses cloches une tendresse paternelle; il vit auprès d'elles, les soigne comme de véritables enfants et ne se plait qu'en leur bruyante compagnie.

De nos jours, la plupart des cloches—celles du moins de Paris, sont mises en branle par des pédales, sauf cependant la cloche historique de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui obéit aux impulsions d'une simple corde.

Le sonneur n'a plus à redouter aujourd'hui les dangers qu'il courait. Il n'a plus crainte d'être précipité au dehors, car une plate-forme entourée de grilles solides le préserve contre toute chute à l'extérieur. Le seul inconvénient pénible à redouter pour lui, c'est la surdité que provoquent peu à peu le bruit formidable des cloches et leurs puissantes vibrations.

On cite parmi les plus grosses cloches existantes, en dehors du gros bourdon de Notre-Dame, la Savoyarde du Sacré-Cœur de Montmartre et les quatre cloches monstres de Moscou: "Saint Ivan" et "Belchel", qui pèsent 56,000 et 65,000 kilos; "Tretakol", qui pèse 164,275 kilos et le "Tsar-Kolokol", impératrice des cloches, qui pèse 198,100 kilos.

Les légendes ont toujours entouré les cloches d'un caractère surnaturel. Il faudrait un gros volume pour les raconter toutes. Nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle est à peu près inconnue.

Dans une petite ville de Bavière, la jeune marraine d'une cloche vint se marier à l'église et, après la cérémonie nuptiale, elle leva les yeux vers la cloche et lui dit: "Pourquoi donc, ma filleule, ne viens-tu pas me conduire jusqu'à ma nouvelle demeure?" La cloche descendit et elle monta dans la voiture de la mariée d'où on ne put la faire descendre qu'à une grande distance. Elle est encore à cette heure sur la route. Et chaque fois qu'une nouvelle mariée traverse ce chemin, elle s'arrête, fait la révérence à la cloche, qui répond par un tintement joyeux......

L'Athénée Louisianais.

Fête Annuelle brillante dont l'éclat est rehaussée

Par la présence de deux hautes personnalités: M. Frantz Funck-Brentano, conférencier et historien, et M. V. Dejoux, consul de France.

Mme B. H. HARRISON.

Intéressante, pleine d'éclat, la fête donnée avant-hier dans la salle de l'Union française par l'Athénée Louisianais, fête à laquelle assistait un monde nombreux et d'élite.

L'Athénée, sans rien perdre de son caractère littéraire, semble depuis quelques années revêtir un caractère à la fois artistique et mondain.

Loin de nous la pensée de condamner cette tendance à donner à son œuvre plus d'envergure, à élargir sa sphère d'action: au contraire, nous y applaudissons, parce que dans les trois domaines, dirigée comme elle l'est, la savante institution fera toujours honneur aux Lettres, à l'Art et à la Société.

La séance publique de dimanche, c'est ainsi que l'Athénée nomme trop modestement ses solennités annuelles, avait deux objets: la proclamation du nom de la lauréate de son dernier concours et l'audition d'une causerie comme ici on en entend rarement.

Mais l'Athénée, nous l'avons déjà dit, fait les choses largement, fastueusement, car entre la lecture du manuscrit couronné et la conférence, il a fait entendre deux musiciennes excellentes, Mlles Nisida Louque, pianiste émérite, et Julia Wogan, chanteuse. Ces demoiselles ont toutes deux de l'école et ont, par son jeu brillant, l'une; par sa voix charmante l'autre, très agréablement placé la note gaie à côté de la note sérieuse dans les deux heures qu'a durées la séance.

Avant l'ouverture des exercices, le nouveau consul de France, M. V. Dejoux, les Drs A. W. de Roaldès, Ernest Lewis, M. Craighead, président de l'Université Tulane, M. Ludovic Lafargue, M. J. B. Levert, M. B. Oxnard et M. R. Stauffer ont été élus membres de la société.

Le petit incident a permis aux nouveaux adhérents de faire la connaissance de leurs collègues; et bien vite après, des relations charmantes, cordiales naissaient entre les anciens et les nouveaux sociétaires.

Tôt après, M. Fortier, accompagné de ses collègues, allait prendre place sur la scène: et quand le silence s'est fait dans la salle, il a pris la parole.

A la suite de son compliment de bienvenue, l'orateur a fait l'historique de l'Athénée dans une courte allocution. Créé par M. Mercier en 1876, ce ne fut qu'en 1878 dit-il que les concours annuels furent organisés. Dès ce moment, une médaille d'or était décernée aux lauréats.

De prime abord, on décida que les mêmes sujets seraient proposés aux deux sexes, et que la même récompense serait échue aux manuscrits couronnés. On a remarqué qu'en général les femmes avaient mieux réussi que les hommes. Cependant, au concours de 1903, les deux manuscrits soumis au jury eurent l'honneur de recevoir tous deux la médaille d'or; les lauréats étaient de sexes différents. En 1905 il y eut deux concurrentes, mais une élue, Madame B. H. Harrison, née Jeanne Dupuy.

Les quelques pages qu'a lues M. Bussière Rouen du travail de Mme Harrison, en laissent deviner la valeur.

L'Athénée veut que le sujet à traiter soit connu longtemps d'avance, afin que les concurrents puissent se procurer les documents voulus pour se parfaitement préparer et toutes l'épreuve avec quelque chance de succès.

Le plus strict incognito rend toute injustice impossible. Envoyé par la poste, le travail n'est pas signé par l'auteur: une devise est substituée à son nom. Dans une enveloppe soigneusement cachetée, sont le nom et l'adresse de l'auteur.

L'expérience a démontré que ces concours annuels sont un stimulant et un encouragement précieux, car on y trouve honneur et profit.

Ce n'est qu'après avoir donné leurs avis personnels que les membres du jury discutent les mérites des lauréats, ignorant jusqu'au dernier moment le nom que renferme chaque enveloppe cachetée. Il arrive même que le nom n'est connu du jury qu'au moment où la médaille est remise.

Les précieuses archives de l'Athénée s'accroissent souvent par des achats et des cadeaux littéraires et historiques.

La littérature contemporaine a beaucoup aidé à reconstituer les archives dont s'honorent justement les Louisianais. On a recueilli les œuvres de lettrés disparus; on les a fait connaître à la génération actuelle, en les propageant, quand c'était possible.

Il a fallu faire des recherches, consacrer beaucoup de temps, se dévouer constamment à l'œuvre entreprise, ne fût-ce que pour la voir vivre. La tâche était ingrate; aussi les membres de l'Athénée ont-ils droit à notre reconnaissance pour avoir continué l'œuvre du Dr Mercier. Avec une conviction sincère, ils ont persévéré après sa mort, cherchant à conserver le souvenir des aïeux et la langue de la mère-patrie. Espérons que l'anglo-saxonisme respectera l'œuvre qui est actuellement en si bonne voie, nous paraît-il. Elle a déjà recruté des amis dévoués qui s'y sont bien intéressés. Souhaitons maintenant que leur nombre croisse de plus en plus car la langue française restera la langue diplomatique celle qui est la plus répandue dans le monde.

"La famille française au bon vieux temps", tel est le sujet qu'a traité M. Brentano.

Bien tristes, nous paraissent les conditions dans lesquelles vivaient nos ancêtres "au bon vieux temps", en France, quand nous y rapprochons la liberté relative dont la femme et les enfants jouissent de nos jours.

Après avoir écouté, avant-hier, l'intéressante conférence de M. F. Funck-Brentano, nous ne croyons, certes pas, que la façon despotique dont le père dirigeait alors sa femme et ses enfants, plairait à nos contemporains.

Respecter ses parents est un devoir, les aimer et le leur prouver est une de nos plus grandes satisfactions; mais comment, de gaieté de cœur, voir souffrir les siens autour de soi, et vivre constamment dans la crainte des sévices du père, qui veut que sa volonté seule ait force de loi? Du berceau à la tombe, le fils, fût il l'aîné, tremblait devant son père, et se soumettait à ses injustes traitements sans murmurer. Si la mère le plaignait, c'était en cachette, car le maître était dur pour son entourage, et pouvait punir l'épouse cruellement pour s'être mise entre lui et son fils.

Point d'intimité, de caresses affectueuses; une rudesse voulue, une domination qui pesait sur tous, plus ou moins, selon son bon plaisir.

Le fils aîné, qui devenait chef de famille quand mourait le père, n'avait pas le droit de chevaucher à côté de son père, et ne lui parlait que lorsque ce dernier l'interrogeait. Si par inadvertance il oubliait qu'il n'avait point ce droit, et si le père regardait cet acte comme un manque de respect, il envoyait son fils lui chercher un fouet, et il le cinglait d'importance, à tel point que les coups qu'il recevait coupaient sa peau et lui faisaient entrer des morceaux de ses vêtements dans sa chair meurtrie! C'était choses coutumières et nul ne s'en étonnait "au bon vieux temps". Que faisait la mère pour apaiser la colère de son époux? Elle se contentait faute de ne pouvoir mieux faire de panser les plaies faites par le fouet ensanglanté.

Il s'agissait d'un mariage, le père s'en occupait et, sa résolution prise, il était inutile de discuter ses ordres.

D'après les documents que nous a lus M. Brentano, la prière et la résignation étaient les seules consolations de la mère et de la fille. Ni l'une ni l'autre n'auraient osé intercéder auprès du père. Ce qu'il voulait était chose arrêtée; et si la mère plaignait sa fille, elle n'en faisait rien paraitre "au bon vieux temps."

Tout le monde se gardait bien de s'exprimer quand le père avait parlé. Tous se soumettaient en apparence tout au moins; tous croyaient que la volonté paternelle était sans appel. Un couvent cloîtré pour la fille; une lettre de cachet pour le fils, et ils étaient mâtés.

Les lettres de cachet qu'accordait le roi permettaient d'emprisonner le fils rebelle à la Bastille ou ailleurs, et de mettre la fille au couvent, fût-ce pour toujours. L'honneur était sauf, du moment que l'autorité paternelle avait le dessus. La mère ne plaidait point la cause de sa fille, car c'est sous ce régime tyrannique, et parfois cruel, qu'elle vivait depuis son enfance; tout autour d'elle, il en était de même.

Félicitons-nous de n'avoir pas vécu "au bon vieux temps", tout en reconnaissant que la vie en ce temps n'était pas absolument sans charme. Rien n'est plus digne de respect que l'autorité paternelle; mais il faut que cette autorité s'impose par des moyens autres que ceux d'autrefois.

M. Brentano a été écouté avec une attention soutenue. Il a donné à sa causerie une tournure spirituelle; et jamais n'a-t-il permis à l'intérêt de languir. Ses dernières paroles ont été à l'adresse de la population qui l'a accueilli, les deux fois qu'il est venu à la Nouvelle-Orléans, avec tant de cordialité, tant d'affabilité. Il rentre en France, en quittant ici; mais il emporte des Louisianais un souvenir ému, a-t-il dit, avec les yeux humides.

La fête de dimanche a permis à notre population de langue française de faire la connaissance de M. V. Dejoux, le nouveau consul de France. M. Dejoux, en réponse à un mot de circonstance que lui avait adressé le président de l'Athénée, a dit quelques paroles des plus heureusement trouvées qui lui ont d'emblée gagné la sympathie de toute l'assemblée.

M. Dejoux a la parole facile, abondante; on devine en lui un grand fond de bonté, et ce qui charme surtout chez lui, c'est cette simplicité pleine de distinction, le propre des natures exceptionnellement douées. M. Dejoux a gagné l'admiration de ses nationaux et des Louisianais: sa prochaine conquête sera leurs cœurs.

C'est M. Charles T. Soniat, le 1er vice-président de l'Athénée, qui a conduit Mme Harrison sur la scène pour y recevoir la médaille qu'elle avait si bien méritée.

Le travail de Mme Harrison a deux valeurs: celle du fond et celle de la forme. La plume de la jeune femme est une des plus souples et des plus brillantes qui soient.

Mme Harrison est élève du couvent du Sacré Cœur, un couvent d'où sont sorties de nombreuses lauréates de l'Athénée.

La fête de dimanche a été des mieux réussies et fait grand honneur à messieurs les Athéniens; à cet homme excellent surtout qui préside avec une si haute compétence et un zèle si ardent aux destinées de la docte société, M. le Prof. Alcée Fortier.

L'œuvre qui est née, il y a une trentaine d'années, dans les salons de Louisianais francophiles, a fournie une brillante carrière; et si elle est connue dans tout l'État et à l'étranger c'est grâce aux incessants efforts de ce vaillant lutteur qu'est M. Fortier, qu'aucun obstacle n'arrête. C'est un idéal qu'il poursuit, et à l'atteindre il travaille avec amour.

M. Fortier a foi dans l'avenir; il appelle de tous ses vœux le retour de notre belle langue dans les écoles, sa vulgarisation dans les foyers afin que l'esprit français conserve sa force parmi nous.

M. Fortier a à ses côtés un lutteur de sa taille qui n'a pas peu contribué, lui aussi, au développement, à la popularité de l'Athénée, M. Bussière Rouen. Aux talents, au dévouement de ces deux Louisianais il est juste de rendre hommage.

Les honneurs de la salle étaient confiés à un comité de réception dont voici la composition:

M. Léopold Noblom, Président.

MM. J. B. Avegno, Maurice E. Brierre, Jne, Henri C. Billaud, Georges Baudéan, Louis Beugnot, Daniel Charbonnet, Victor L. Colomb, Vivian J. Gelpi, Edmond Le Breton, Rixford J. Lincoln, Ferdinand L. Larue, Louis Plauché, Fernand F. Teissier.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No 36 Commencé le 27 janvier 1905

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

TROISIÈME PARTIE.

Douleurs sur douleurs.

V

MARTHE VEUT BIEN

Suite.

—Ce sera comme il vous plaira, maman....

—Autre chose....

"Je crois qu'il n'y aurait aucune utilité à trainer votre mariage en longueur....Qu'en pensez-vous, mon enfant......

—Moi, je veux bien tout ce que vous voudrez......

—Naturellement, ce sera tout tout intime .... Vous vous marierez ici.... Et nous demeurerons à Coëtqueur aussi longtemps que cela vous conviendra.

—Oh!....moi.... toujours, si l'on veut......

—Eh bien, assurément François ne vous contrariera pas en ceci.... ..

"Et vous serez heureuse, mon enfant....oui, vous serez heureuse....Nous serons tous heureux....j'en suis sûre......

"La vie vient de nous éprouver tous trois trop cruellement pour ne pas nous être clémente dorénavant......

Marthe ne répliqua pas......

Les paroles du docteur Tournebise résonnaient encore à ses oreilles......

..Ces paroles lugubres comme un glas:

—..En toute franchise, je ne pense pas que madame de Margemont en ait pour plus d'une huitaine......

Et encore:

—..Tous les princes de la médecine ne prolongeraient pas madame la marquise d'une heure......

Mais madame de Margemont disait avec un sourire:

—Allez vous reposer jusqu'au déjeuner ma chère enfant......

"Je vais m'occuper de votre bonheur prochain......

....

Marthe avait laissé madame de Margemont seule et, tout de suite, celle-ci s'était installée devant la petite table à écrire qu'elle avait fait récemment disposer auprès de la grande baie d'une seule glace, qui donnait sur le parc......

D'abord, la dépêche à François .... un mot unique.... ce mot:

"Viens."

Ensuite, de sa longue écriture pâteuse et tremblée, qui zigzaguait sur les feuilles, elle écrivit sa lettre à monsieur de Beaulieu.

Elle ne pouvait pas ne pas dire à celui-ci toute la vérité sur l'union qu'allait contracter François......

..François à qui Diane avait été destinée et que Diane n'aimait pas!......

Donc, elle n'omit rien......

..Elle dit l'authentique origine de son ancienne demoiselle de compagnie......

..Elle dit l'ardente passion que François avait tout de suite conçue......

..Elle dit sa résistance à elle.

..Elle dit, expliqua, et commenta la double trahison d'Olivier......

..Elle dit les circonstances récentes dans lesquelles François avait retrouvé Marthe et ce qui s'en était suivi......

..Elle demanda à monsieur de Beaulieu de venir le plus promptement possible à Coëtqueur, car, le mariage de Marthe et de François se célébrerait dans les délais légaux......

..Et elle conclut ainsi:

"Ai-je bien ou mal agi en me prêtant à cette union? Je l'ignore. Que Dieu me juge. Cependant, ma conscience est en repos.

..Enfin, elle ajouta en post-scriptum:

"Mon état de santé est toujours précaire. Cependant, je me sens en ce moment toute ragaillardie. Qui sait si la fin de la majeure partie de mes angoisses ne me procurera pas un regain de force et de vitalité? Ah! mon vieil ami, je voudrais tellement me reprendre à vivre, maintenant! Oui, je voudrais ardemment avoir encore au moins une couple d'années devant moi, un peu pour jouir du bonheur de mon François et de cette enfant, beaucoup pour être à même de conjurer une catastrophe bien improbable, pourtant possible. Je veux dire, par ceci, que malgré tout, je ne puis m'empêcher de craindre qu'un hasard ne révèle à mon pauvre fils, l'odieuse trahison de son indigne ami......"

....

Au lieu de se rendre dans sa chambre pour s'y reposer, ainsi que l'y avait conviée la vieille marquise, Marthe avait suivi le vestibule, était sortie par la porte qui donnait sur les derrières du parc et s'était dirigée vers les ruines.

Elle traversa le terre-plein, contourna le formidable chaos de ce qui avait été le manoir féodal des Coëtqueur, arriva à l'extrême bord de la falaise qui plonge à pic, et s'assit sur une roche moussue......

A perte de vue, la mer qui moutonnait s'étendait, d'un vert opaque, brouillée de remous....

A droite, se distinguaient les dernières masures du petit hameau pauvre......

Là-dessus, planait un ciel uniformément laiteux......

Une brise soufflait, glaciale, saturée d'âcres senteurs marines......

Frissonnante d'angoisse et de froid....Marthe embrassa, d'un coup d'œil et la mer....et ce qui était visible du petit hameau... et le ciel mélancolique......

Atterrée par ce qui venait de se passer d'abord entre elle et le docteur Tournebise, ensuite entre madame de Margemont et elle, elle ne se révoltait pas contre la cruauté inlassable de son destin......

..Elle ne se révolterait plus .... Désormais, elle était résignée.... Puisque décidément tout le voulait, elle deviendrait l'épouse de François.... Une épouse dévouée.... fidèle.... Elle achèverait sa vie dans ce pays, dont elle deviendrait la providence, dont, à son tour, elle serait la "Bonne-Dame."

..A soulager tant de misères, elle finirait sans doute par oublier les siennes......

..Déjà, il lui semblait, que le poids de sa croix était moins pesant à ses épaules lassées......

..Déjà, parmi son cœur, s'épandait une joie.... une joie sans doute un peu amère.... une joie pourtant......

..La joie du sacrifice......

Cependant, à cause du temps passé.... encore si récent, hélas! .... elle ne put retenir cette plainte navrante et douce à l'adresse d'Olivier:

—Ah! méchant ami! .... Ingrat et méchant ami!....

..Et ceci s'envola....emporté par la brise vers la mer immense ....sans borne et sans écho....

Sans borne?....

Certes......

Sans écho?......

Qui sait......

***

Le lendemain, vers neuf heures du matin, François descendait de train à Plonéac, trouvait à la gare un domestique avec un tilbury, et, ses ordres donnés quant à ses bagages, prenait la direction de la légère voiture qu'il lançait aussitôt à la plus rapide allure dans l'avenue de la Gare.

Ce matin-là, par extraordinaire, le temps était joli......

Un clair et gai soleil faisait rougeoyer les troncs des vieux arbres en bordure de la chaussée......

Dans la large et longue rue, pavée d'un cailloutis pointu, qui coupe en deux Plonéac, les petites maisons à piliers, basses et sombres, étaient toutes pimpantes parmi la fine lumière printanière qui tombait du ciel bleu sans nuage......

..Et il n'y avait pas moins de soleil et de lumière dans l'âme de François de Margemont......

Ah! la poignante.... la délirante émotion qu'il avait éprouvée la veille au reçu du bref appel de sa mère!......

Il l'attendait.... sans trop l'espérer.... et avec une telle fièvre.... cet appel!......

Les quinze jours qui venaient de s'écouler lui avait paru si mortellement longs!......

De sorte que dans son bonheur, il n'avait pas songé et ne songeait pas à ce qu'il y avait d'étrange dans la hâte que Marthe avait apportée à se prononcer....et favorablement.... sur un sujet aussi grave......

Il n'y avait eu en lui qu'une pensée:......

—Elle veut bien......

Il n'avait pas songé au-delà.

..Ah! la charmante vie qu'il allait mener, désormais, entre la chère créature qui serait sa femme, et sa chère vieille mère qui lui avait gagné son bonheur!...